

Les lieux de « l'être-là » (pays lyela, Burkina Faso)

Luc Pecquet
Centre d'Études des Mondes Africains
CNRS, 27 rue Paul Bert
94200, Ivry s/Seine
France
pecquet@ivry.cnrs.fr

Abstract. Qu'est-ce qu'un site ? Une telle question met en jeu les qualités attribuées à l'espace, qui sont toujours culturelles. L'exemple considéré ici est celui d'une population d'agriculteurs du Burkina Faso, les Lyela. La trame de l'exposé est constituée du procès de construction d'une nouvelle maison, du choix du site où construire à la fin des travaux. Cette création d'un lieu de vie, toujours actuelle, est comme une réplique des récits de fondation de village et, au-delà, de la création du Lyolo (pays des Lyela). Elle nous renvoie à la notion de destinée, à l'être-là.

« Qu'est-ce qu'un site ? » Ainsi s'ouvre *Tracés de fondation* (Détienne 1990), où sont déclinés les rapports à la notion de fondation dans plusieurs cultures. La question, d'un abord simple, s'avère complexe. Il n'y a pas toujours, par exemple, d'acte fondateur, ou de « pensée de fondation » : poser une assise, donner un point de départ à son installation en un lieu pour asseoir ses réalisations et projeter son devenir, certaines sociétés n'en éprouvent pas le besoin, ou s'en écartent résolument.¹ A cette question, qui intéresse les qualités attribuées à l'espace et rappelle le fabuleux *Traité d'Hippocrate* (V^{ème} siècle av. J.C.) sur les airs les eaux et les lieux, le *fengshui* chinois, aujourd'hui en vogue en occident, répond avec minutie. Il n'omet aucune composante du paysage et, soulignent Clément et Shin (1987, 71), ajoute au choix du lieu propice à l'installation la nécessité d'adapter le bâti au plus près des configurations du site : « l'esprit du lieu » fait ici l'objet, peut-on dire, d'une élaboration soignée, où ce qui préside à l'installation est une lecture des données concrètes du paysage, suivie d'une divination. Dans le cas exposé ci-après, relatif aux Lyela — société d'agriculteurs du Burkina Faso (province du Sanguié) —, l'observation attentive du milieu précède également la pratique divinatoire. Mais les critères paysagers sont dits secondaires, au profit d'une détermination faisant la part belle aux impressions et sensations.

Pour aborder la question du site, à travers l'exemple lyela, je prends pour assise le procès de construction d'une nouvelle maison, depuis le cheminement d'un homme cherchant un site jusqu'à la fin des travaux. Où construire ? Comment choisir un lieu, puis en faire un territoire ? Quels sont les engagements, les enjeux et les projections à l'œuvre dans ce procès et, en définitive, que deviennent-ils dans la vie ultérieure du site habité ? Entrer dans le détail des faits n'est pas envisageable : les rites de fondation ou, autre exemple, la façon dont s'imbriquent les faits matériels et les faits de pensée lors du chantier, ne seront ici qu'esquissés.² Dans ce procès, on peut dire de l'individu et du site (donc de leurs rapports à la société) qu'ils se réalisent conjointement. Aussi nous arrêterons-nous un peu plus longuement sur l'image de l'homme seul cherchant un lieu, point de départ du propos et du procès considéré.

¹ Détienne 1990, 5-6 ; à propos de l'Inde védique, du Japon, et de sociétés amazoniennes (Guayaki, Yanomami). On aura des précisions en consultant, dans l'ouvrage, les articles correspondants.

² Les données recueillies, par des enquêtes de terrain débutées en 1988, puis leur analyse, ont fait l'objet d'une thèse (Pecquet 1998).

L'organisation « traditionnelle » de cette société lignagère est celle de villages indépendants placés sous l'autorité d'un « maître de la terre ». L'habitat est dispersé. Les maisons, au sens d'unités de regroupement des habitations, sont disséminées dans les quartiers qui structurent chaque village, territoire couvrant des kilomètres carrés, et elles sont de taille très variable (de 10 à plus de 300 habitants). Constituée d'habitations encerclant une cour commune, la maison lyela (le *kele* ; du verbe *kekele* : entourer) est en perpétuelle mutation : elle suit la variation du nombre de ses résidents, et notamment celui des femmes mariées (l'homme bâtit une habitation à chacune de ses épouses, mais il n'en a pas).³ Il est toujours souhaité que la maison s'agrandisse, mais l'aîné du groupe de résidents qui en a la charge, le « maître de maison », ne peut empêcher ceux de ses « frères » ou « fils » mariés qui veulent s'installer ailleurs de le faire.

Le lieu où s'asseoir

À la question de savoir où construire une maison, les Lyela ont recours à des réponses dans lesquelles celui qui a décidé de quitter la maison de son « père » (classificatoire), pour bâtir celle dont il sera le maître, cherche un lieu dans le village où il réside. Cette localisation reste implicite. Pour la saisir, il faut savoir que si rien n'interdit d'aller s'installer dans un autre village que le sien, dans ce cas-là on ne cherche pas son site : son hôte, dans le village considéré, s'en charge. Le choix du lieu où s'établir a de nombreux cas de figure. On peut, par exemple, s'installer à côté de la maison de son père, ou préférer aux liens de parenté ceux de l'amitié. Mais les réponses faites à la question du choix du site relèvent toujours du cas générique exposé ci-après. Aussi peut-on en faire le paradigme de l'installation. Ses rapports étroits avec les récits de fondation de village les plus courants qui, brièvement, mettent en scène un homme errant dans une brousse vierge, voire dans un début du monde (Pecquet 2005), confortent ce point de vue. L'homme à la recherche d'un site, tel qu'il est communément exposé, jette son dévolu sur des aires assez éloignées des zones de regroupement de l'habitat. Il prospecte seul, dans n'importe quel quartier du village. Il doit sélectionner plusieurs lieux où il aimerait s'installer, puis consulter un devin qui, si un site convient, lui dit ce qu'il faut y faire, et enfin demander au « maître de la terre » (*i.e.* l'autorité suprême du village) de venir sur le site retenu. Sa sélection, dit-on, et cela vaut pour l'ensemble du procès, ne peut se faire sans l'intervention d'une certaine catégorie de pensées, « pensées à l'intérieur » (du ventre) liées, semble-t-il, à ces souhaits prononcés avant de naître dont on ne garde pas souvenir ici-bas. De ce point de vue, quitter la maison de son père pour créer la sienne, c'est réaliser un destin que l'on s'est fixé mais dont on a oublié les termes. À l'aube même du projet d'installation, le site s'inscrirait donc dans une logique mémorielle singulière, celle d'un souhait oublié dans un monde antérieur.

Prospecter en solitaire pour trouver deux ou trois sites où l'on désirerait s'établir est une étape toujours qualifiée de difficile. La recherche s'échelonne sur plusieurs mois, et parfois elle est reconduite l'année suivante, après la saison des pluies. Dans les propos, elle est souvent chargée de craintes, de peurs, appréhendables ainsi : ne s'agit-il pas de quitter le monde enclos, stable, déterminé, protégé que constitue la maison de son « père » pour aborder, d'abord, un espace ouvert, discontinu, indéterminé et dangereux, constitué par la brousse ? L'image qui prévaut est celle d'un individu face à lui-même, voire seul face au monde. Son engagement personnel, sa détermination, sa volonté et ses capacités sont, en effet, pratiquement ses seuls outils pour mener à bien son projet. Ce qu'il doit trouver, par trois fois de préférence — au-delà, il pourrait

³ Tels sont, à grands traits, les principes de la maison lyela. On aura une idée assez précise de l'espace et des structures en consultant Bourdier et Min-Ha 1985 (32-49).

confondre les sites, représentés chacun par un caillou —, c'est d'abord un lieu « où il se sent bien ». Se sentir bien dans un endroit donné, à répétition, c'est être pense-t-on dans un lieu *a priori* bien pour soi, où ses souhaits sont réalisables. L'accent est mis sur une proximité, voire une intimité, avec les lieux. Il n'est pas question d'adaptation au milieu mais, plutôt, d'une notion d'entente. Il faut s'entendre avec ce qui fait la spécificité d'un lieu et, notamment, les puissances invisibles qui peut-être l'habitent où s'y rendent. Entente et sensation de bien être vont de paire. Mais seule la seconde participe de ce premier choix de sites.

L'homme à la recherche d'un site chemine. Il s'arrête, il s'assied, parfois il s'endort. S'il fait un rêve où se réalise ce qu'il cherche, où il voit une maison avec des gens affables, il en tiendra compte. Il doit éprouver les qualités des lieux : être à l'écoute de ses sensations, ses émotions, ses impressions. Aussi le décrit-on volontiers en proie au doute. Tel endroit lui semble propice ? Il s'en persuade : « je vais m'installer ici, j'aurai la santé ». Et il revient plusieurs fois sur chacun des sites où il aimerait s'établir. Pour affiner ses choix, à la période du cycle lunaire adéquate, il peut se rendre très tard dans la nuit sur les sites convoités. Certaines qualités des lieux sont alors perceptibles, sensibles, et cela permet de lever le doute sur tel ou tel site, assure-t-on. Mais il faut du courage. La nuit est le domaine des génies, dont il y a lieu de se méfier. Et la période de la nuit propice à cela n'est-elle pas, justement, celle où les sorciers les plus redoutés (« gens de la nuit ») sont les plus actifs ? Dans cet ensemble, il est fait peu de cas des éléments du paysage pour choisir les sites. Mais ils sont inévitables. La place qu'on leur assigne dans cette quête peut être appréhendée comme suit.

La nature a quatre composantes importantes : les points d'eau (mares, cours d'eau ; tous lieux où l'eau peut se concentrer), les arbres (fourrés, bosquets, vieux arbres), les collines et buttes (parfois un rocher : le relief est rare), et les clairières (lieux sans végétation). Ces points remarquables du paysage ne peuvent déterminer le choix des lieux, souligne-t-on : il faut, avant tout, « regarder la terre » (expression qui renvoie, globalement, aux propositions précédentes). Dans les discours, ils sont toujours seconds, ou du domaine de « l'après ». Apprécier la présence de l'un d'eux sur le site obtenu, c'est souligner d'abord que le site a été choisi selon d'autres critères. Autre exemple : comment la proximité d'une mare, de bonnes terres de culture, ou l'ombre qu'offrirait un bel arbre pourraient-elles primer puisqu'un devin, à peine êtes-vous installés, peut vous signifier d'abattre l'arbre à cause des génies qui l'habitent et vous sont hostiles ? Mais ces éléments interfèrent dans le choix des sites. La façon dont ils le font, à travers la conjugaison des variables suivantes, permet d'appréhender pourquoi « regarder la terre » doit primer pour choisir les sites : à trop les considérer, en effet, le choix devient vite inextricable.

Il y a un ordre de préférence des sites, assez commun semble-t-il : habiter près d'un marigot est ce que l'on peut envisager de mieux ; la proximité des buttes est très appréciée ; vient ensuite la présence de grands arbres ou de bosquets ; enfin, les terres incultes des clairières constituent l'ensemble le moins envié. Cet ordre suit les degrés de puissance des génies associés à ces lieux. Ceux du marigot (« gens du marigot ») ont plus de pouvoirs que les autres (« gens de la brousse »), au sein desquels on reconnaît à ceux qui des collines une puissance supérieure à celle de ceux qui logent dans les arbres. Or, plus un génie est puissant, plus il peut vous venir en aide efficacement : être en bons termes avec les « gens du marigot » peut générer des avantages plus conséquents que ceux que l'on obtiendrait des « gens de la brousse ». Mais les premiers sont très exigeants, intransigeants, et qu'ils soient bons ou mauvais, on ne peut les changer : se lier à eux peut être très dangereux, ils tuent. Les seconds, plus proches de l'homme, et même de plus en plus familiers au fur et à mesure qu'ils sont moins puissants, sont lunatiques ; ils peuvent rendre fou ou malade, avec des intensités variables, mais par des sacrifices on peut changer leur hostilité

en bienveillance. Les clairières, elles, sont inhabitées par les génies, mais ceux des arbres et certains sorciers s'y réunissent la nuit.

Les composantes du paysage, ces quelques éléments le montrent, offrent à celui qui cherche son site des attraits contradictoires, avec lesquels il compose selon ses connaissances, ses désirs, son caractère. À ce stade, on est plutôt enclin à éviter la présence des génies. Mais seuls les devins peuvent la déterminer : tel site, par exemple, est « collé » à une maison de génies (comme les hommes, ils bâtissent sur des sites choisis et n'aiment pas être serrés...), tel autre est sur un de leurs chemins, aussi habiter là serait s'exposer aux maladies qu'ils envoient pour vous chasser. Plus tard, dans les lieux habités, les puissances invisibles attachées aux composantes du paysage sont au contraire sollicitées, ne serait-ce que par leur rôle dans la naissance d'enfants. Certains, au début des travaux, les appellent déjà en laissant des offrandes derrière un mur en construction.

Son choix fait, l'individu ramasse sur chacun des sites un caillou en formulant ses souhaits : « je veux m'installer ici, si elle est bien je veux cette place ; je demande la santé. » Son attention, ses sensations et observations sont insuffisantes : il consulte un devin. « Tu veux asseoir une maison ? Poses tes cailloux. » Les posant à terre, l'individu répond quelque chose comme « Je veux asseoir ma maison (et) avoir la santé » puis, à chaque fois qu'il donne une des pierres au devin : « Ça, je l'ai amené pour la santé, pour savoir si j'aurai la santé. » Situer sa requête du côté du bien, ce qui l'engage, est une obligation. Sans se préoccuper de la localisation des sites symbolisés par les cailloux qu'il « interroge », le devin détermine tout d'abord quel est le « bon » site (bénéfique, prometteur), ou quel site convient le mieux. Ses propos sont brefs : « là, tu auras la santé », « voici la place de la santé », ou « ce lieu est bien avec toi ». Ils sont plus fournis pour les autres sites, les raisons de leur rejet étant explicitées. Le « bon » site est celui où, potentiellement, le travail portera ses fruits (notamment : récoltes conséquentes), maladies et mésententes seront évitées, et où la famille croîtra. Il apparaît étroitement lié à la réalisation personnelle et familiale de l'individu. Cela s'affirme nettement à l'étape suivante, où prend forme le lien, conjoint, de l'individu et du site, à la société. Une fois trouvé le bon site, le devin dit à son client quelle est la marche à suivre pour « s'asseoir » (s'établir) ; quel type de poulet, notamment, il doit se procurer pour que le maître de la terre vienne le sacrifier sur le site.

À la demande qui lui est faite de se rendre sur les lieux où son visiteur veut s'installer, le maître de la terre répond toujours positivement : « C'est bien, c'est s'ajouter qui agrandit le village ». Ajouter une maison au village participe, dans ses limites territoriales dont le maître de la terre est le garant, de son accroissement, de sa vitalité. Puis il fixe le jour de sa venue sur le site, pour faire les rites appropriés. Le premier est le sacrifice du poulet, qu'il tue à peu près là où l'individu avait ramassé un caillou. Cet endroit dont on ne garde pas trace sera, si tout se passe bien, entouré par les habitations construites, « au milieu » de la nouvelle maison. Les vœux formulés par le sacrifiant tenant le poulet dans une main ne sont plus le site, mais tout ce que l'on peut espérer obtenir dans et de son lieu de vie, résumé ainsi : santé, nourriture, descendance. Le sacrificateur, lui, appelle les maîtres de la terre qui l'ont précédé, invoque Dieu et la Terre, puis il présente cette « nouvelle personne (qui) veut chercher son banco » (terre et eau mélangées : matière première de construction des habitations), son nom, ses souhaits. La puissance qui « répond » à la demande de l'individu est celle de la terre de ce lieu dès lors réintégré, peut-on dire, dans le giron du village : entouré par la terre du village. Un lien, de type sacrificiel, est désormais entériné entre le site et celui qui veut s'installer. Le second rite qu'effectue le maître de la terre, lorsque le sacrifice « réussit », se fait comme à la lisière du site, et il consiste à donner un coup de houe sur le sol. Voilà le site orienté, la place « donnée » à l'individu, ainsi que l'autorisation de creuser la terre pour construire sa maison. Ce lieu a désormais un « maître », que seul le maître de la terre peut expulser. La façon dont on sollicite, pour fonder le site, sa limite et

son centre rappelle les propos de Czarnowski (1923), auquel ce procès de construction fait écho à plus d'un titre. Nous sommes passés, graduellement, d'une idée de brousse sauvage, libre, abordée en solitaire, à un lieu territorialisé, socialisé, où va s'exercer un pouvoir ; un lieu du politique. Il reste à fonder la maison elle-même.

« Asseoir la maison »

Le jour même, l'individu doit occuper son site. Il doit y dormir, dans un abri végétal, jusqu'à la fin du chantier de construction des murs des habitations en terre (banco). Pour tout le monde, il y a là un « maître de maison ». Cette première occupation a valeur de test : il faut, pour dormir là, surmonter ses peurs ; le faire empêche les « mauvaises choses », âmes errantes par exemple, de prendre possession du site, mais il est vulnérable. Y dormir protège le lieu également parce que c'est avoir là en permanence, même lorsqu'on est absent, quelque chose de soi par quoi le site est occupé : son double (ou âme, *ywele*), part de soi qui vagabonde quand on dort et, par les rêves, prévient. Mais c'est lors du chantier que les capacités de l'individu à assumer ses responsabilités de maître de maison sont vraiment mises à l'épreuve, tant par rapport aux siens qu'à la société. En ce lieu qu'il vient d'obtenir, où il commence à exercer son emprise en l'habitant, même s'il est maçon, pour construire les murs des habitations il en appelle un, lequel sur le site aura un ascendant sur lui. Seul un maçon qui n'habitera pas dans ce qu'il édifie peut rendre l'espace et le bâti viables, c'est-à-dire y rassembler les conditions requises à la réalisation des souhaits émis.

Après avoir retourné la terre qui servira à bâtir au moins la couche de fondation de la première pièce de la première habitation, qui représente rituellement toute la maison, le maître du lieu se rend chez un maçon de son choix et lui donne une poule, la « poule du banco ». Le maçon la prend, fixe le jour de sa venue, lui dit de mettre l'eau dans le banco : leur relation est scellée ; le maître de maison est « entre les mains » du maçon. À son arrivée sur le site, le maçon fait un sacrifice à la Terre, qu'il informe du début des travaux : il n'intervient pas dans la relation à la terre du lieu qu'a celui qui l'a fait venir, c'est bien au titre de maître de maison que ce dernier va être son interlocuteur, c'est-à-dire endosser la responsabilité des actes commis par toutes les personnes présentes sur le site en chantier. En ce lieu, le maçon a le statut de « maître du banco », matériau dont la puissance tient de celle de la terre (Pecquet 2004). Le banco, intelligent, a la capacité de réagir aux comportements des individus et à leurs pensées. Il prévient le maçon de l'irrespect des règles qui ont cours sur le chantier, en se liquéfiant dans ses mains, par exemple, tout comme il peut le faire tomber de son échafaudage s'il commet lui-même des fautes, ou s'abstient à répétition de percevoir le produit des amendes qu'il fixe pour « réparer » les transgressions. Cette ambivalence, associée à la notion de pouvoir (la chose dont on est le maître a pouvoir sur vous), est perceptible en ce que les règles qui ont cours sur le chantier sont dites, indifféremment, interdits du maçon ou du banco.

Il n'y a qu'un interdit sur le chantier, dit-on, et c'est celui de bagarre, qui va des insultes à l'effusion de sang, laquelle oblige à abandonner le site. Cela préfigure le rôle de tout maître de maison, sauf à se résoudre à voir partir certains des siens ou, plus grave, se trouver obligé d'abandonner le site : faire en sorte que tous s'entendent, éviter les conflits, savoir les résoudre. Aux côtés de cet interdit emblématique, il y en a toute une série, que l'on peut diviser en deux ensembles, et dont le respect met aussi en jeu la fonction de maître de maison : ceux dont la transgression met en péril les qualités de l'espace et celles du bâti, comme le fait celui de bagarre, et ceux qui atteignent le maçon dans son corps, que je laisserai de côté. Le principe général pour les premiers tient à l'obligation d'informer le maçon de tout bien qui rentre ou sort de la maison

en chantier : il en va, notamment, de l'efficacité ultérieure des limites du site, constituées du dos des habitations en chantier.

Dès lors qu'il trace avec son pied le plan de la première pièce, ronde, puis qu'il jette sur sa trace des paquets de terre pour construire la couche de fondation, le maçon « terrasse le banco » (comme on le fait de quelqu'un plaqué au sol), et il est attaché corps et âme à son ouvrage. Puis, montant les murs par une autre technique, il « serre le banco », compression réciproque : le banco l'enserme. Pour dénouer ce lien, après son départ définitif du site, il faudra sacrifier chez lui le « poulet du décrochage de la main » qu'il a reçu du maître de maison. Celui-ci, en retour, a recouvré toutes ses prérogatives ; le maçon lui a donné, comme à son tour, une maison où tous ses souhaits peuvent se réaliser. Le maçon parti, le maître de maison sacrifie son premier poulet à la terre de sa maison, « au milieu », comme le fait le maître de la terre pour le village. S'il ne respecte pas les règles de vie en société, ce dernier peut, un jour, planter sa lance devant l'entrée : il faudra percer un trou dans le mur de l'habitation située à l'opposé pour quitter le village. Et si le maître de la terre ne sait pas qu'il cache chez lui, par exemple, des choses qui tuent, la terre réagira : la toiture de l'habitation de sa première épouse s'écroule sur lui et le tue.

Des vides ont été laissés entre les habitations. Les obturer empêcherait cette maison, est encore « accroupie », de croître. Il faut quelques années pour « l'asseoir » : le temps que de nouvelles épouses l'intègrent, et que leurs habitations édifiées dans les espaces libres ferment le cercle, entourent l'aire sacrificielle.

L'être-là

La vitalité de la maison oblige à reconsidérer, sans cesse, ses limites : le cercle s'agrandit, se rétrécit, mais toujours on doit prendre garde aux vides laissés entre les habitations. Dans ce contexte, la conservation ne vaut pas pour les structures construites — on peut en détruire une pour en bâtir deux ou trois en retrait —, l'accent est mis sur le lieu (Pecquet 1993).

Cet homme qui, dit-on parfois, « cherche son banco », est tel le fondateur du village et, au-delà, du premier village à partir duquel se peupla le lyolo, pays des Lyela. Chercher son banco ? L'aboutissement du projet initial, autour des idées de santé, nourriture et descendance, est de devenir un ancêtre fondateur dont le nom, tant que la maison vivra, sera prononcé sur l'autel en banco qui se trouve dans la première habitation.

Références bibliographiques

- Détienne, Marcel. 1990. Qu'est-ce qu'un site ? In *Tracés de fondation*, Détienne Marcel (dir.) : 1-16. Louvain-Paris : Peeters.
- Bourdier, Jean-Paul, et Minh-ha, Trinh Thi. 1985. *African spaces. Designs for living in Upper Volta*. New York/London : Africana Publishing Company.
- Clément, Sophie et Pierre, et Shin Yong Hak. 1987. Des rapports du fengshui, ou géomancie chinoise, avec l'architecture et le paysage. In *Espaces des autres. Lectures anthropologiques d'architecture* : 71-83. Paris : Les Éditions de La Villette.
- Czarnowski, Stefan. 1923. Le morcellement de l'étendue et sa limitation dans la religion et la magie. *Spoleczenstwo – Kultura* : 59-76.
- Hippocrate. 1840. *Traité des Airs, des Eaux et des Lieux*. In *Œuvres complètes d'Hippocrate*, tome II, E. Littré (trad.). Paris : J.-B. Baillière. Disponible sur <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/Hippocrate/eaux.htm>
- Pecquet, Luc. 1993. Permanence et mobilité dans l'habitat lyela (Burkina Faso), in *7a Conferência internacional sobre o estudo e conservação da arquitetura de Terra, Terra 93*: 493-499. Silves, Lisboa : Direcção Geral dos Edifícios e Monumentos Nacionais .
- Pecquet, Luc. 1998. *Le banco de l'autre. Bâtir les murs d'un ensemble d'habitations en pays lyela (Burkina Faso)*. Thèse de doctorat, Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne.
- Pecquet, Luc. 2004. The mason and banco, or raw material as a power for building a Lyela home (Burkina Faso). *Paideuma* 50 : 151-171.
- Pecquet, Luc. 2005. Chemins de l'eau, trajectoires du politique (pays lyela, Burkina Faso), in *L'art et la ville maritime*, Malgor, Didier (dir.) : 130-149. Montpellier : Actulab, Esbama.